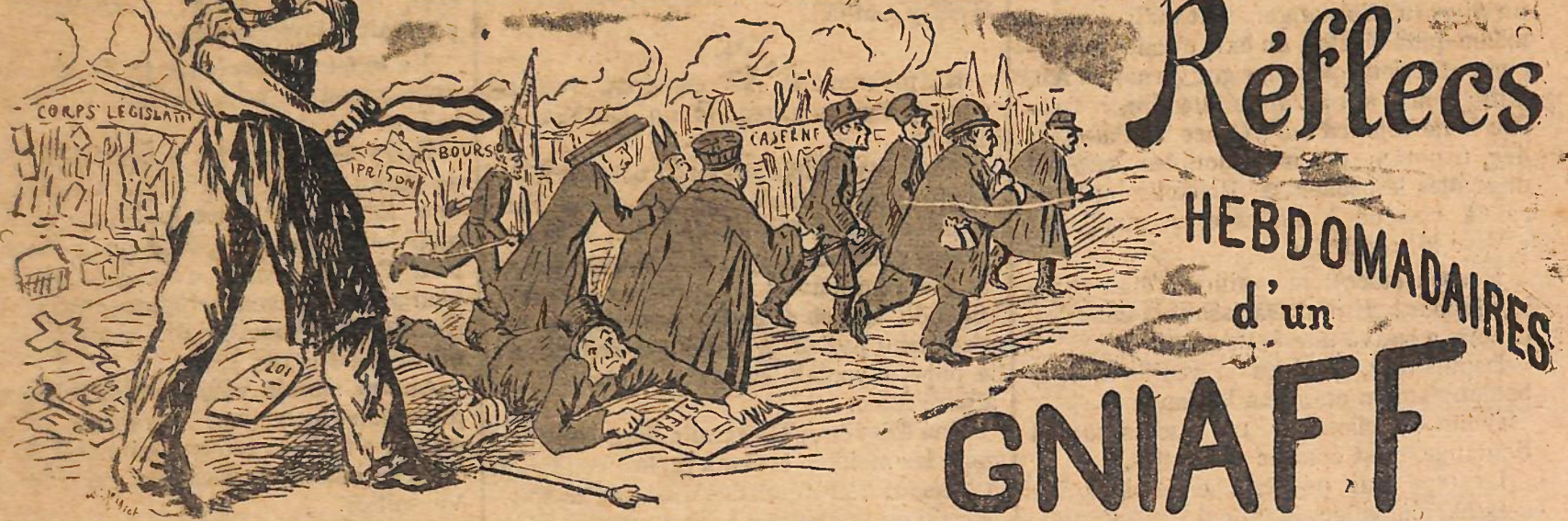


LE PÈRE PEINARD



HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS
FRANCE { Un An... 6 fr.
Six Mois... 3 fr.
Trois Mois... 1 fr. 50

BUREAUX : 4^{bis}, rue d'Orsel, Paris
OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR
Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS
EXTÉRIEUR { Un An... 8 fr.
Six Mois... 4 fr.
Trois Mois... 2 fr.

LA SURPRISE DU 18 MARS LA CREVAISON DE FERRY

DYNAMITADES A RIVE-DE-GIER ET A ROME

Grève des Prolos en Allumettes



Chouette Débarras!

Riche nouvelle qui nous est tombée sur le coin de la gueule, pour l'anniversaire du 18 Mars.

Au matin, on a appris la mort d'un des plus sales ennemis du populo, De Ferry-Charogne!

Nom de dieu, quelle riche veine! Quel bon débarras!

Par exemple, pour nous faire une dernière mufferie, le crapulard a dévissé son billard en sourdine, sans nous mettre l'eau à la bouche.

Lui, qui a fait tuer tant de prolos, sous le siège de 70, puis plus tard, en Tunisie, au Tonkin et un peu partout; lui, qui a fait pleurer de douleur tant de pauvres mères;

Eh bien, il est crevé en douce, sans souffrances!

Si bien, nom de dieu, qu'au premier moment, bibi ne voulait pas couper dans sa crevaision; je croyais à un montage de bateau.

Il n'en était rien, heureusement!

Ses amis racontent qu'il a cassé sa pipe des suites des coups de revolver tirés sur lui par Aubertin en 88.

A ce propos, le gas a raconté qu'il tira deux balles sur Ferry, en plein dans la poitrine; s'il ne lui creva pas net la paillasse, c'est parce que le jean-foutre portait une cote de mailles. Voyant que la charogne, quoique touchée, ne tombait pas, illico, le justicier se douta du coup, il tira plus bas et avec sa troisième balle, lui traversa le mollet.

Une des premières balles s'aplatit sur la cuirasse et fit une contusion à côté du cœur. C'est cette contusion qui, s'aggravant, aurait amené la mort de l'ennemi du populo.

Si c'est vrai, ça excuse Aubertin de l'avoir raté sur le moment!

Y a des bons bougres qui vont se dire :

« Peuh, y a pas à jubiler tant que ça! Pour un Ferry de clampsé, y en a une tapée qui nous restent... »

C'est vrai qu'il en reste, nom de dieu! Cette mauvaise graine est aussi vivace que le chiendent.

Pas moins, on peut bougrement se réjouir, car Ferry n'était pas une crapule ordinaire. Y a longtemps que ce maudit scélérat pratiquait l'estrangouillement du populo. Dame, il était rudement à la coule!

Eh bien, on a beau dire, une vache de ce calibre ne se trouve pas à chaque bouche d'égout: un Ferry ne se forme pas en un jour.

Pour acquérir son abominable roublardise, il faut avoir tripatouillé sous Badingue, avoir affamé le populo du siège, l'avoir massacré à la Commune, et, depuis vingt ans, avoir continué à le mater et à lui serrer la vis.

Allez donc! Si farci de haine que vous l'imaginiez, le remplaçant du Tonkinois n'aura ni le nez aussi creux, ni toutes les roueries qu'il avait, — donc, il sera moins dangereux pour nous!

Certes, y a pas d'hommes indispensables.

Malgré ça, les uns comme les autres pèsent pour quelque chose dans les événements.

Qu'un type qui incarne une idée vienne à casser sa pipe, et avant que son pareil se soit retrouvé, il coulera de l'eau sous le pont.

Ainsi, pour prendre comme exemple un disparu, Boulanger, tant qu'il a vécu, même quand il était en exil, c'était un concurrent sérieux pour les gouvernants. Ah, mille dieux, s'il avait su attendre, il l'aurait belle aujourd'hui! Grâce au Panama, des tripotées de niguedouilles seraient déjà allés le pêcher à Bruxelles et l'auraient ramené à l'Élysée, en gueulant : « Vive Mitron I^{er} ! »

Heureusement, le couillon n'était pas à la hauteur! En se fricassant la caboche, il nous a sauvé une belle mise.

Depuis lors, quoi qu'on veuille dire, le boulangisme a été dans le siau!

Quant à chercher un successeur à Boulange, c'est comme des dattes.

Le type qui pourrait embobiner les masses, emballer le populo... et cela, sans avoir rien fait pour, sans qu'on en sèche la raison;

Eh bien, ce merle-là n'est pas encore fondu!

Et y a des chances pour qu'il ne le soit jamais, — ou qu'il vienne trop tard.

Quand l'héritier de la boulangerie criera : « Présent ! » Y a rien de drôle que ce jour-là, le populo ne se trouvant plus dans le même état d'esprit, rigole au nez du bonhomme.

Du coup, au lieu de le porter en triomphe, c'est à la chienlit qu'on braillera après lui.

Mais, j'en reviens à Ferry :

Ce que j'ai dit de Boulange peut lui être appliqué : on ne retrouvera pas son pareil!

Le bandit était l'espoir des opportunistes et des réacs; ceux-ci ont fait leur deuil, y a beau temps, de leur roi et de leur empereur; s'ils en parlent encore, c'est pour faire du genre. En réalité, leur seul dada est de bouffer en paix le pognon qu'ils roustissent au populo.

Par vingt ans de règne, la garce de République leur a prouvé qu'elle protège leur digestion, aussi chiquement que le fait Guillaume-le-Teigneux pour les richards allemands.

Seulement, les réacs souhaiteraient d'avoir l'assiette au beurre, toute pour eux : de là les chamailleries de la politique!

Ferry avait été assez mariolé pour foutre toute cette racaille d'accord : il avait laissé les réacs mettre un doigt dans la sauce, tout en gardant la grosse part pour lui et ses amis.

Aussi, il était gobé, nom de dieu!

Surtout ces derniers temps, que, malgré qu'il n'ait pas l'air bien décidé à faire de la rouspétance, les bons bougres commencent à la trouver mauvaise.

Des grincheux ont beau traiter le populo d'avachi, parce qu'il ne va pas aussi vite qu'ils le souhaiteraient, il a tout de même du biceps... et un de ces quatre matins, y aurait rien d'espantouillant à ce que la

moutarde lui monte au nez, — du coup, gare la casse!

Eh bien, quel est donc le gros mec qui se foutra en travers pour le mater?

Les jean-foutre comptaient sur Ferry. Lui mort, qui donc va se mettre en ligne?

C'est-y Constans? C'est-y Clémenceau? C'est-y Gallifet?

Et maintenant, les camaros, voulez-vous que nous causions un tantinet du passé?

Vous savez déjà qu'au 31 octobre 1870, ce grand nigaudin de Flourens, tenant Ferry prisonnier à l'Hôtel-de-Ville, le laissa glisser dans ses doigts, kif-kif une vipère. Si Flourens n'avait pas, avec sa bravade, répondu sur sa tête des prisonniers, ils n'auraient pas eu la peine de s'échapper : le populo voulait carrément régler leur affaire illico.

Une fois libre, Ferry alla dare-dare racoler les mobiles bretons et les conduisit à l'assaut de l'Hôtel-de-Ville par le souterrain de la caserne Lobau, que les bons bougres ignoraient. Il nous tomba sur le poil comme un pavé dans une mare de grenouilles, et eut vite fait de mettre le populo en déroute.

C'est encore cette charogne qui, au 18 mars 1871, étant maire de Paris, fit des pieds et des pattes pour couper la chique à l'insurrection.

Si toutes les grosses légumes avaient eu son nerf, la victoire du populo eût été rudement sanglante. Heureusement, il fut le seul aussi féroce!

Le 18 Mars, il avait son quartier général à l'Hôtel-de-Ville. Là, on lui télégraphiait les nouvelles, il les retélégraphiait aux ministres et il donnait des ordres à droite et à gauche pour mater les fédérés.

Dans une de ses dépêches, envoyée à 10 heures du matin, il dit :

« Le régiment qui est sur la place de la Bastille ne paraît pas dans de bonnes dispositions et fraternise beaucoup trop. »

Ah, nom de dieu, c'est lui qui n'aimait pas cette fraternisation! S'il eut pu, il n'eut pas barguigné et aurait illico fait mitrailler le populo. Mais voilà, les soldats n'écoutaient plus : au lieu de tirer sur le populo, ils foutaient la crosse en l'air!

A une heure de l'après-midi la charogne est dans une rage folle, (qui ne fera qu'augmenter jusqu'au soir,) au fur et à mesure que lui arriveront les nouvelles que le populo est partout victorieux. Il vient d'apprendre que le XI^e arrondissement est flambé pour lui, et il télégraphie :

« La situation du XI^e est perdue. L'insurrection en est maîtresse... L'attitude de la troupe qui revient de la bataille est lamentable : crosse en l'air et le reste. »

Tonnerre de dieu, c'est bien pire, quand vers les 3 heures, on parle de battre en retraite. Ferry ne veut rien savoir, il écume, ne sachant quoi inventer pour érabouiller les parisiens.

Il ne veut pas lâcher pied, espérant que, comme au 31 octobre, un atout lui tombera dans les griffes au dernier moment et qu'il pourra sauver la situation.

Ah ouat! Voilà qu'à sept heures du soir le populo construit des barricades à deux pas de l'Hôtel-de-Ville, rue Bour-tibourg et rue du Pont-Louis-Philippe.

L'affameur est cerné en plein! Voyant ça, il télégraphie au préfet de police qu'il y a un riche coup à tenter : du pont d'Arcole, avec une bonne mitrailleuse on pourrait balayer la place.

Va te faire foutre! Le préfet de police avait sauvé sa peau : il était déjà à Versailles.

Ferry s'en ronge les poings! Il réclame des troupes aux ministres. Et c'est pas une fois, c'est toutes les cinq minutes qu'il leur télégraphie pour avoir du renfort. Ce qu'il veut, c'est des troupes bien abrutis, bien disciplinés, qui n'aient pitié ni des femmes ni des gosses, et qui tirent dans le tas.

Autant aurait valu que la charogne pisse dans un violon! Personne ne l'écoutait : toute la grosse légumerie foira dans sa culotte et décanillait vivement à Versailles.

Pour lors, il se décide à battre en retraite; il lâche l'Hôtel de Ville et veut s'enquiller à la mairie du premier arrondissement.

Tralala, y eut rien de fait! A peine arrivé, le populo inonde la place, on aurait dit l'Océan qui déborde. Ferry n'eut que le temps de sauter par une fenêtre... ça sentait bougrement le roussi pour son sale cuir.

Comme il se carapatait, les bons bougres gueulaient : « A bas l'Affameur ! » et les balles sifflaient jusqu'à ses oreilles.

Le lendemain, le monstre était à Versailles, mijotant avec le sinistre l'outriquet la défaite des communards.

..

Voilà l'homme, nom de dieu!

Ce qu'il fit au 31 octobre,

Ce qu'il tenta au 18 mars,

Il était capable de le ressayer demain.

Les jean-foutre de la haute le savaient bougrement bien, cré pétard!

C'est pour cela qu'en apprenant la crevaision du Tonkinois, leur douleur a été aussi grande que l'a été la joie du populo.

C'est pour cela que leurs rancunes d'ambition se sont calmées; que les plus débineurs y ont été de leur larme sur cette charogne.

Clémenceau, qui s'était fait de la popularité en combattant Ferry vivant, a pleurniché sur Ferry mort. Il s'est souvenu que c'était un frère, a oublié les anciennes chamailleries, tout au regret d'avoir perdu une poigne aussi solide, sachant bien qu'il n'est pas de taille à le remplacer dans la guerre contre le populo.

Ah, on les a vus les radigaleux! Ils se sont montrés ce qu'ils sont : aussi ennemis du populo que Ferry! Sans barguigner toute la racaille s'est foutu un crêpe au chapeau. Seulement, comme de juste, c'est nous qui payons.

Les bouffe-galette nous ont fait cracher la forte somme pour l'enfouissement du Tonkinois. Ils ont voté 20 mille balles

pour lui faire des funérailles nationales.

C'est chérot, nom de dieu !

Et pourtant comme ce n'est qu'à peu près le double de la paye annuelle d'un dépoté, je me dis que c'est pas payer trop cher sa disparition.

Eh foutre, une idée me vient ! Si un égaré voulait se charger de la chose, il aurait une riche opération à faire :

A raison de vingt mille balles par tête, on pourrait lui confier l'enfouissement national, et dans les vingt-quatre heures, de toute la collection de l'Aquarium et de la Triperie Sénatoriale, sans oublier sa jean-foutrière Carnot.

Quel chic débarras, nom de dieu !

Et à vingt mille balles par tête nous aurions encore du bénéf.



LES NETTOYEURS DE DEVANTURES

Dites-moi, les camaros, vous êtes-vous jamais demandé ce que gagnent les pauvres bougres qui, perchés sur une échelle, par n'importe quel chien de temps, bichonnent et lavent les devantures des boutiques ?

Ah foutre, ils ne gagnent pas épais !

Un bon lieu qui en a tête me jaspine comment ça se manigance : ouvrier serrurier, sans turbin depuis deux mois et ne sachant comment tortorer lui et ses gosses, il se dit : « Y a pas de sot métier, je vas aller travailler au nettoyage des boutiques ».

Pour lors, il alla s'embaucher à *La Générale*, maison Castrique, 11, rue de la Ville-Neuve, dans le quartier Bonne-Nouvelle. Au bout de quatre jours il lâcha tout, car pour masser là-dedans, faut être fondu exprès.

Turellement, c'est des puotins qui vont là. Des fois, les malheureux ont refilé la comète et n'ont rien dans le coffre depuis la veille ou l'avant-veille !

Suivant le turbin qu'ils font, on leur donne une trentaine de sous par jour. Aussi c'est un va et vient continuel : celui qui a dû entrer là ne rêve que d'en sortir ! D'autant plus que c'est une succursale de la préfecture de police : chaque prolo est étiqueté, -- il ne manque que le service anthropométrique. C'est si vrai que la rousse ne se gêne pas pour y aller faire des petites visites.

Et c'est pas tout, nom de dieu ! Outre l'exploitation carabinée, faut que les pauvres diables subissent les engueulades des patrons. Ils sont traités couramment de feignasses, de crapules, de canailles, -- c'est tout juste si on ne les frappe pas.

C'est une femme qui est à la tête de ce maudit bagne, elle a son fils pour la seconder, et cré pétard, y a pas méche de dire lequel des deux a le plus de roserie dans le ventre.

Ces sacrés exploiteurs sont si mufles que leurs commis s'en ressentent ! Ces pauvres bureaucrates qui gagnent à peine cent balles par mois, le prennent de haut avec les prolos. Heureusement, ils sont encagés. C'est une bonne précaution, car sans les grillages qui les entourent y a des gas qui ne supporteraient pas leurs insolences.

Mille dieux, voilà une exploitation qui dépasse en infection tout ce qu'on peut imaginer.

Exploiter les prolos en leur donnant un

maigre salaire, leur permettant toutefois de bouffer à peu près, c'est une chose bougrement commune.

Les patrons de *La Générale* laissent ça à d'autres ! Ils préfèrent spéculer sur les ouvriers sans travail. Avec ceux-là on peut serrer la vis jusqu'à plus soif : y a pas de limite ! Inutile de donner aux malheureux un salaire en rapport avec leur turbin ou leurs besoins.

Bien mieux, on peut la faire à la philanthropie : les Castrique peuvent se pousser du col, se vanter de faire travailler les ouvriers par bonté d'âme, -- or donc, puisqu'il y a de la charité à la clé, si peu qu'ils donnent aux prolos, c'est toujours de trop.

DE LA PEAU, POUR LES CIPAUX !

Eh foutre, j'ai vraiment pas à la bonne les types qui aident à maintenir la misère du peuple, et les gardes municipaux sont du nombre, -- c'est presque des sergots !

Si vous me disiez, les richards les cajolent en conséquence, leur donnent une riche paye, les entretiennent kif-kif des catins, on comprendrait qu'il se trouve des pauvres bougres pour se mettre là-dedans ;

Mais foutre, bien loin de là, les types sont aussi malheureux que nous autres. A preuve, la babillarde que m'écrivit un cipal qui vient de lâcher son sale métier :

Mon vieux Peinard,

Je viens de quitter le métier de garde cipal, j'en ai plein le cul.

Il faut voir comme on gratte là-dedans, pour pas beaucoup d'argent. Tous les ans, c'est la même scie qui recommence : faut faire l'exercice du 1^{er} mars, jusqu'au 1^{er} juillet. Faut vraiment que ça soit la purée, pour forcer des hommes de 45 ans à faire « tête gauche » et « tête droite ». C'est dur pour des pères de famille de faire les singes comme des bleus !

Y en a qui s'amènent pour faire leur carrière là-dedans, mais quand ils voient le truc, ils se font la paire. On signe un engagement pour trois ans, et avant d'être en pied, y a six mois d'essais. Précédemment, l'engagement n'était que de deux ans, mais le chiffre de ceux qui démissionnaient était trop grand. Maintenant, on embauche les types pour trois ans, afin d'avoir le temps de les abrutir.

Ordinairement, on est trois fois de garde par semaine, et les trois autres jours on a des services en masse. (Les nouveaux ne font pas de service, afin de ne pas les dégoutter.) Mais voilà le 1^{er} Mai qui arrive ! On va doubler les postes ; on sera quatre fois de garde par semaine, et des rondes de nuit autour des casernes, jusqu'à plus soif. Oh, misère !

Les anciens disent que dans le temps c'était plus chouette... Maintenant, ce n'est plus ça !

Et faut voir la dèche dans les casernes ! Il faut entendre les femmes se plaindre. Elles sont toutes à se mordre les pouces, disant : « Si j'avais su, je ne me serais pas mariée avec un garde de Paris !... » C'est que, si les hommes sont disciplinés, les femmes ne le sont pas, elles rognent, et ça fait de drôles de salades.

Quand une femme de simple garde se rencontre à la fontaine avec une femme de gradé, il faut qu'elle lui cède le pas, sinon gare à son homme !

J'ai entendu une ménagère dire à son mari : « Tu quitteras à la demi-solde, sinon, c'est moi qui te quitterai. J'en ai assez de ta vie de caserne ! » La demi-solde, c'est, après 15 ans de service, une retraite de 400 balles ; après 25 ans d'abrutissement on touche 800 francs. C'est maigre, car 25 ans de service dans cette galère, c'est bougrement long.

Y en a qui n'attendent pas la demi-solde, tellement c'est dur !

Ah, si la propagande pouvait pénétrer là-dedans l'on ferait des adeptes, car les femmes regardent de travers les chefs, qui, tout en ne foutant rien, gagnent davantage que leurs maris et sont mieux logés.

Ils ne sont pas aimés les chefs, foutre non !

Un cipal défroqué.

Ainsi, d'après ce que jacte le bon bougre, la vie de cipal est rudement dégueulasse.

Non seulement ils sont regardés de travers par le populo, qui voit en ces escogriffes les larbins des richards ;

Mais, en outre, au lieu de chercher à se les attirer par la reconnaissance du ventre, les grosses légumes se foutent carrément de leur fiote.

Y a rien de drôle à ça c'est pas nouveau !

Les chiens les mieux choyés ne sont pas les grands carcans de la ferme qui veillent au loup. Ceux-ci sont nourris à coups de fourches et à coups de sabots.

Les cipaux sont les chiens de garde des bourgeois et sont nourris de la même manière.

Tant pis pour eux : fallait pas qu'ils y aillent !



LES PROLOS DES ALLUMETTES

A fabriquer des souffrantes d'un bout de l'année à l'autre, y a rien de drôle à ce que ces prolos prennent feu vivement.

D'autant plus vivement qu'ils ont bougrement de raisons pour ronchonner. Ce dont on devrait même s'épater c'est qu'ils n'aient pas rouspété plus tôt.

En France, l'Etat a une demi-douzaine de fabriques : les principales sont à Aubervilliers, Trélaté et Marseille. Le personnel exploité est moitié hommes, moitié femmes.

Tous ces pauvres bougres sont sous la coupe de la gouvernance et ils savent trop les rosseries dont est capable l'Etat-Patron.

L'autre matin, ayant plein le dos d'être exploités jusqu'à la gauche, et d'être, par dessus le marché, agonisés de sottises par les grosses légumes de la fabrique, les prolos d'Aubervilliers se sont foutus en grève.

Illico, ils ont télégraphié à leurs copains de province. Ceux de Trélaté et de Marseille ont répondu sans barguigner qu'ils étaient prêts à se foutre en grève.

Les grévistes d'Aubervilliers ont envoyé quelques camaros chez les gros bonnets de l'administrance à Paris, pour leur exposer leur mistoufle. Le jean-foutre de directeur n'a pas voulu les recevoir. Pour qui le prend-on de croire qu'il va s'abaisser à discuter avec ses prolos ? C'est tout juste s'il a voulu faire la causette avec quelques dépotés qui s'étaient accrochés aux prolos, histoire de se faire mousser un brin.

Et comme les bouffe-galette faisaient observer au gros bonnet que les souffrantes allaient manquer, il a carrément répondu qu'on lui en avait promis cinq pleins wagons de l'étranger. Il n'a qu'à lever le petit doigt pour les faire radiner à toute vapeur. D'où ?... Peut-être bien d'Allemagne !

Voilà les bons exemples que l'Etat-Patron nous donne ! Quand il a des chamailleries avec ses ouvriers, au lieu de chercher à se rapapiloter, il n'y va pas par quatre chemins, il cherche simplement à les affamer.

Mille dieux, c'est ces salauds qui feraient une sale poire si les prolos prenaient carrément possession des fabriques d'allumettes se futaient à les débiter en contrebande.

LES COTERIES DE CARMAUX

Les ouvriers menuisiers viennent de se fiche en grève, à la suite d'une demande d'augmentation de salaires refusée par les patrons.

Dans le tas des galeux récalcitrants, y en a un qui mérite une mention spéciale : le birbe est menuisier à la Compagnie des mines et il a économisé sur sa paye de quoi monter un atelier à son compte. Le voilà donc passé exploitateur !

Comme de juste, au moment de la grève des mineurs, il n'hésita pas à marcher avec les copains et à faire trois mois de grève ; c'était son intérêt. Aujourd'hui, comme patron menuisier, son intérêt est tout différent, aussi il ne veut rien savoir des réclamations des gas qu'il exploite.

Et notez, les camarades, que le type, nommé Assié, se dit socialo, est membre du syndicat des mineurs et, tout flambant, assistait l'autre jour au punch du Cercle d'études sociales, donné en l'honneur de la Commune.

Quant les copains du riflard se déclarèrent en grève, sachant qu'Assié avait un boulot pressé, ils lui offrirent deux ouvriers pour le terminer. Le birbe monta sur ses grands chevaux et il répondit : « Le Syndicat ! J'y chie dessus. Je n'ai que faire de ses ouvriers... » Puis, mariole, il alla recruter deux menuisiers de la Compagnie qui vinrent lui donner un coup de main après leur journée, — au détriment des grévistes.

Et foutre, la conduite de ce sacré Assié, moitié prolo, moitié patron est rudement dégueulasse ! Mais, il faut bien se dire qu'aussi longtemps que la garce de Société actuelle tiendra sur pattes on verra des coups pareils.

En effet, pour sacrifier son intérêt personnel à celui des camarades, faut être un riche fiston, tout pétri de bonté.

Or, c'est rare ! La plupart d'entre nous sont entrelardés de bon et de mauvais, et on ne regarde que du côté de soi. Pour que ça ne se produise plus, y a qu'un moyen : c'est que l'intérêt de chacun soit orienté de telle façon que de quelque côté qu'on se retourne, il ne puisse jamais être en bisbille avec l'intérêt des frangins.

Ça ne viendra que quand la Sociale sera en route ! C'est donc à nous de pousser ferme à la roue, nom de dieu !

RECTIFICATIONS

Je reçois la babillarde suivante de M. Gide, le conférencier de la faculté de Montpellier, qui rectifie quelques points de la tartine où il était mis en cause.

J'en pince trop pour la vérité pour ne pas rectifier illico :

Paris, 21 mars 93.

Monsieur,

On me communique un article du Père Peinard, numéro du 12 mars, où il est question d'une conférence que j'ai faite à Montpellier pour « débiter » l'anarchie. Voulez-vous me permettre de faire seulement deux petites rectifications ?

1° Si j'ai consacré une conférence à faire la critique de l'anarchisme, j'avais commencé d'abord par consacrer une conférence toute entière à en exposer les doctrines, et j'y avais exposé précisément les arguments employés par votre collaborateur — non pas tout-à-fait dans les mêmes termes, mais enfin j'avais fait de mon mieux.

2° Je n'ai pas dit : « J'admets que les généraux se servent de la dynamite et je ne comprends pas que les prolos s'en servent. » J'ai dit, tout au contraire, que ceux qui admettent la guerre comme moyen de résoudre les questions internationales, n'ont pas le droit de

blâmer la révolution comme moyen de résoudre les questions sociales.

Je ne crois pas que vous trouviez beaucoup de professeurs, parmi ceux chargés d'enseigner les bourgeois, qui en fassent autant.

Votre bien dévoué,

A. Gide.

De la lettre ci-dessus, je ne retiendrai que le dernier paragraphe : hélas, M. Gide a raison quand il dit qu'il n'y a pas épais de professeurs ayant le parler aussi franc que lui.

On peut différer de point de vue et reconnaître que ce qu'il fait est bougrement crâne !

Y a qu'un malheur, c'est qu'il y en ait trop peu qui lui ressemblent.



Ouf ! — Allons, voilà le Panama enterré ! Les bouffe-galette sont dans la jubilation.

Fontanes, Sans-Leroy, Béral, Dugué de la Fauconnerie, Gobron et Antonin Proust sont acquittés.

On aurait bien voulu acquitter Baihaut, mais cette pochetée ayant cassé le morceau et avoué, y avait pas plan ! S'il avait nié, malgré les preuves, comme ont fait ses copains, il aurait eu la même veine qu'eux.

N'ayant pas eu assez de toupet, il a payé pour les autres. Il a fallu le condamner, de même que Blondin, qui avait été son commissionnaire et Lesseps qui avait financé.

Seulement les juges n'ont pas osé appliquer carrément la loi, c'eût été se foutre du populo jusqu'à la gauche ! A la Dégradation civique, qui est la grosse peine, ils ont ajouté pour Baihaut cinq ans de prison et l'amende double de ce qu'il a palpé, c'est-à-dire 750 mille balles.

Les deux autres ayant eu les circonstances atténuantes ont ramassé simplement de la prison : Blondin, deux ans, Lesseps, un an.

Oh foutre, pleurez pas sur leur triste sort : pour ces jean-fesse la prison se changera en palais.

La famine ! — Actuellement, en Algérie, les arbis claquent comme des mouches : surtout dans les départements d'Alger et d'Oran.

Les pauvres malheureux s'en vont par bandes le long des chemins mendigottant une bouchée de pain. Ils vont... ils vont !... jusqu'à ce qu'ils s'affalent et meurent au bord de la route. Hommes, femmes, enfants, tout ça tombe pêle-mêle, kif-kif des mouches.

La raison ? Oh y a pas à chercher midi à quatorze heures : le pays produit plus que ne peuvent bouffer les arbios.

Seulement ils sont dans les griffes des accapareurs, qui sont surtout des youpins. Ces maudits youtres s'en vont râfler les récoltes dès qu'elles sont coupées. Les arbis se laissent enfler et quand l'hiver est venu ou que la terre a produit un peu moins que d'habitude ils se trouvent sans un sou et sans une pincée de farine. C'est le cas, actuellement.

Nom de dieu, c'est du propre la civilisation que les gouvernants français ont collé sur le râble de ce pauvre pays.

La conquête n'a profité qu'aux richards, juifs et chrétiens.

L'enfouissement de Ferry. — Mercredi on a trimbalé sa carne de la Triperie sénatoriale à la gare de l'Est, où on l'a embarqué pour les Vosges.

La boîte à dominos était rudement enguirlandée et suivie d'une chiée de jean-foutre.

Le populo reluquait la procession, tout comme il a reluqué le défilé du mardi-gras. Y a pas eu de pet !



Nantes. — S'il y a un zighe d'attaque que les enjuponnés ont dans le nez, c'es bien Borda-Souvarine.

Les camarades se souviennent qu'on le condamna, y a quelques mois, pour vagabondage. C'était si infect que les juges de Rennes cassèrent le jugement de leurs copains de Nantes. Mais, ne voulant pas lâcher Borda, ils le re-paumèrent pour autre chose : il y a trois semaines, il était condamné à quatre mois de prison pour une lettre où il ne cachait pas la vérité à l'avocat bêcheur qui avait aboyé contre lui.

Outre ça, il vient de passer aux assises de Nantes, sous l'accusation d'avoir commis une chiée de provocations dans des réunions tenues à Trignac et à Saint-Nazaire.

Pour se payer la tronche des marchands d'injustice, il leur a collé dans les jambes des conclusions bath aux pommes :

Attendu qu'on ne peut être juge et partie ;

Attendu que son parti combat la classe bourgeoise ;

Attendu que les juges sont une collection de bourgeois ;

Attendu qu'il n'a pas aidé à la fabrication des lois ;

Attendu que la Société n'a rien fait pour lui ;

Pour tous ces motifs, les juges n'ont pas le droit de le condamner.

Turellement, les enjuponnés n'ont rien voulu savoir de ces chouettes raisons. L'avocat-bêcheur en a profité pour débiter salement, Borda en particulier, et les anarchos en général.

Y a pas à s'épater de la chose, c'est leur métier : ils bavent des salopises comme l'araignée file sa toile.

Pour lors, Borda a fait défaut : il s'est fait ramener dans sa cellule et il a laissé les enjuponnés bacler sa condamnation à leur fantaisie.

Oh, ça n'a pas été long, nom de dieu ! Après la défilade des roussins, qui sont venus dégoiser ce qu'ils avaient entendu dire à Borda, y a eu quelques pauvres prolos qui ont témoigné dans le même genre.

Le chef du comptoir a demandé à chacun s'ils étaient patrouillottes et il les a félicités d'être prêts à se faire casser la gueule au profit des richards.

Après quoi, en deux temps et trois mouvements, Borda a été condamné à deux ans de prison et 3.000 balles d'amende.

Albi. — Les deux bonnes bougresses, Galaup et Vaissières, qui dernièrement, à Carmaux, foutirent une riche brûlée à la Bitoro, viennent de passer en condamnation, au comptoir de la correctionnelle.

La bonne bougresse Galaup était accusée de ne pas s'être servie de des griffes et d'avoir lardé un tantinet la Bitoro avec son couteau.

A cela, la mère Galaup et sa copine ont chouettelement répondu que c'est la Bitoro qui a sorti son surin et que c'est elle-même qui s'est mouchée en tombant.

Turellement, les marchands d'injustice n'ont rien voulu entendre : ils ont condamné la bonne bougresse Galaup à six mois de prison et la mère Vaissières à deux mois.

Rodez. — Il y a six semaines, un riche bougre, nommé Bras, se trouvait avec des ca-

maros dans une auberge de Decazeville ; on lui demande de chanter quelque chose et il se fend d'une chanson anarchote.

A ce moment le brigadier de gendarmerie passait sur la route ; il entend chanter et entre pour arrêter Bras, disant qu'il avait entendu les paroles : « A bas les bourgeois ! » et que, subséquemment, c'était une provocation au meurtre.

Ainsi que je l'ai déjà dit, même en vertu de la loi, il n'aurait pas dû être arrêté. Mais, nom de dieu, à Decazeville plus qu'ailleurs, on ne se gêne pas pour si peu : c'est la Compagnie qui fait la loi, son bon plaisir avant tout. Les pandores sont à ses ordres, plus qu'à ceux de la gouvernance ; d'ailleurs, quoi que fassent ces larbins, leurs supérieurs approuvent.

Or donc, comme la Compagnie n'aime pas qu'on chante des chansons anarchotes, Bras fut foutu en prison. Après 40 jours de prévention il est passé en condamnation.

Turellement, l'avocat bêcheur n'y a pas été avec le dos de la cuillère ; en bon lèche-cul de la Compagnie, il a daubé sur l'accusé, demandant qu'on lui applique la forte dose, c'est-à-dire deux ans de prison.

Nom de dieu, en voilà un qui ne se mouche pas du coude : deux ans de prison pour avoir crié « A bas les bourgeois ! » Il ira loin, si les petits cochons ne le mangent pas en route.

Du moins, Bras a-t-il crié ce qu'on lui reprochait ? Huit témoins sont venus affirmer qu'il s'en est tenu à dégoiser sa chanson.

Le pandore qui était dans la rue, a seul entendu « A bas les bourgeois ! » et turellement, ça a été parole d'évangile.

Pour lors, Bras a débité la chanson qu'on lui reprochait d'avoir chanté et que les juges ne connaissaient pas. Son avocat n'a pas eu de peine à prouver qu'il n'y avait pas un brin de provocation, à preuve que ça se chante partout et que ça n'a jamais été poursuivi ; il a demandé l'acquiescement.

Ces andouilles de potirons ont tourné autour du pot : ils ont déclaré le copain coupable de cris séditionnels et lui ont accordé les circonstances atténuantes.

En conséquence, les juges lui ont administré un mois de prison. Or, comme Bras a déjà fait 40 jours de prévention qui comptent sur sa peine, il a fait dix jours de trop.

Va-t-on les lui rembourser ? M'est avis que ce serait le moins que son gendarme et son avocat bêcheur soient bouclés pendant ces dix jours... En attendant qu'on les passe au savonage.

Bordeaux. — J'ai gardé pour la bonne bouche un fait espatrouillant :

Y a quelques jours, le copain Liard est passé en assises sous la kyrielle d'accusations, provocations au meurtre, au pillage... tout le diable et son train !

Le gas n'a pas raté le coche et en a profité pour faire une galbeuse conférence anarchote, et la douzaine de zigues à la redresse qu'il avait appelés comme témoins y ont été aussi de leurs petits boniments qui n'étaient pas piqués des vers.

Aussi, qui qui faisait une sale bobine?... C'est foutre pas l'accusé, nom de dieu !

Ce qu'il y a de plus fort, c'est que l'affaire s'est terminée bath aux pommes : Liard a été acquitté !

Quand il aura fini ses deux mois, pour une condamnation qu'il a paumée à Marseille, il pourra jouer de la fille de l'air.

C'est les marchands d'injustice qui faisaient un nez !... Dame, les jurés les ont habitués à être plus dociles.



Dynamitades

Quoique la grève soit terminée à Rive-de-Gier, les patrons ne sont pas plus rassurés que ça.

Ils ont une sacrée trouille ! Ils comprennent que les prolos n'ont pas le cœur à accepter leur déconfiture pour argent comptant.

Oh oui, les bons bougres rognent ferme !

A preuve que, l'autre matin, sur les 4 heures, une pétarade faramineuse a secoué, dans son plumard, un des gros exploiters du pays, un nommé Antoine Arbel, maître de forges à Couzon.

C'était une toute petiotte marmite qui venait de s'esclaffer sur le seuil de sa porte. La piôle seule a été détériorée.



Et de deux, nom de dieu !

En pleine cambrousse cette fois, dans les environs de Narbonne : une bombe a éclaté, y a trois jours, vers minuit, dans l'intérieur de l'église de Meilhac, une petiotte commune du canton de Ginestas.

Les dégâts sont bougrement importants.

Il paraît que le populo de l'endroit ne peut pas voir son raticchon, — même en peinture. Ça serait la cause de la dynamitade.

Ce qui m'en bouche un coin, c'est que Jésus-Christ ou sa garce de mère qui reluquaient la chose, n'y aient pas mis d'entraves.

Ça leur était si facile de faire rater le coup ! Une petite pissette sur la mèche aurait suffi.

Tonnerre ! Jésus-Christ aurait-il donc oublié qu'avant d'être dieu il a été garde champêtre ?



Des types qui doivent commencer à s'habituer aux petites marmittades, c'est les grosses légumes d'Italie.

A Rome, depuis à peu près deux mois, une trentaine de bombes ont éclaté, toutes dans des piôles de ministres, de dépotés, de gros raticchons ou de richards.

Y a eu une tripotée d'anarchos de foutus au ballon, mais comme ces arrestations ont été faites de bric et de broc, au hasard de la fourchette, les bons n'ont pas été sucrés.

A preuve que ça se continue dans les grands paix :

Cette semaine y en a eu trois : Primo, une dans l'escalier du palais Antici Mattei, où perche la légation américaine. Trois marches ont été fichues en purée et toutes les vitres effritées.

Deuxièmo, y en a eu une à la porte du palais du marquis Sacchetti, un gros raticchon, larbin du pape. La pétarade a été épatante !

Troisièmo, on en a trouvée une autre avant qu'elle ne s'esclaffe dans une belle turne de la rue des Quatre-Fontaines.

Comme je l'ai déjà dit, on ne sait pas grand chose sur tout ce grabuge, attendu que la gouvernance ordonne le silence. C'est à peine si elle autorise qu'on parle de ces choses-là. Et encore, elle ne veut pas qu'on appelle les petites marmittades autrement que des pétards.

Pauvres légumes macaroniques ! Nier le danger et défendre d'en parler, ce n'est pas le supprimer.



MOYEN DE MOYENNER

Cherbourg. — Mais, père Peinard, que m'écris-tu un bon bougre, c'est pas tout d'engueuler cette charogne de Bressol et toute la racaille qui lui prête main-forte, tu ferais bien mieux de nous dire quoi qu'il faudrait faire pour empêcher toutes ses infamies ? »

Dame, mes pauvres gas, le premier moyen serait de ne rien acheter à credo à ce sale moineau.

Mais, c'est pas pour ceux qui n'ont pas eu affaire avec lui qu'on me parle ; c'est pour ceux qui sont enligottés dans ses filets.

Hé bien, pour ceux-là, il n'y a rien à faire... par la douceur.

Qu'un malheureux bougre, saisi, vendu, pour une dette de cent sous, aille trouver les birbes soi-disant payés pour le défendre et le protéger, on lui répondra :

« C'est vrai que les Bressoleries sont abominables ; mais, ses canailleries sont légales, on n'y peut rien ! »

En effet, le Bressol peut dépouiller impunément ses victimes, et, si elles crient, les gendarmes sont encore là pour les museler, avec des juges pour les foutre à la boîte.

Donc, y a pas mèche de rien empêcher, par la douceur.

Seulement, y a un autre moyen qui serait infailible :

Ce serait, toutes les fois qu'un huissier se présente pour saisir un bon bougre, de lui faire une réception digne de lui. Oh, pas besoin de le détériorer ! Il suffirait, par exemple, de lui vider sur le coin de la gueule le pot de chambre, préalablement farci jusqu'au bord...

Outre ça, pour que le Bressol ne soit pas jaloux, une belle raclée serait de saison.

Turellement, le bon bougre qui donnerait un si riche exemple n'aurait pas d'illusions à se faire : il serait bouclé haut la main !

Mais, crédieu, ça ferait réfléchir le Bressol : « Eh là, qu'il se dirait, si ça prend cette tournure, va falloir arrêter les frais. Bondieu, si tous les prolos que j'ai volés se foutent à mes trousses, avant huit jours j'aurai les fesses en marmelade... »

Et, foutre, y a pas que lui qui aurait la tremblotte !

Les huissiers ne seraient pas les derniers à caner : « Soupé du metier, qu'ils ruminaient, si, à chaque canaillerie qu'on tentera, on doit être baptisés, vaut mieux rester couchés... »

Bientôt on verrait le Bressol fermer boutique...

Mais, assez jaspiné pour aujourd'hui, j'en recauserai samedi.

DÉBUTS DE QUART-D'ŒIL

Le populo de Calais a la déveine d'avoir un nouveau commissaire qu'a l'air de vouloir faire du zèle.

Dimanche dernier il s'est amené, accompagné d'une demi-douzaine de bourriques chez les copains Walter et Erkman, puis chez un prolo à qui il ne pouvait même pas reprocher d'être anarcho, — mais qui sûrement le deviendra !

Les roussins perquisitionnèrent, et barbotèrent des journaux et des brochures ; ils cherchaient bien des correspondances, mais, pour ce qui est de ça, peau de balle.

Le côté rigolboche, c'est quand le quart-d'œil aperçut du ciment, qu'il prit pour de la dynamite : il en attrapa une pincée, renifla avec attention, puis en foutit dans une boîte et emporta le tout victorieusement.

Un de ces quatre matins on le verra ramasser des étrons, nom de dieu !

Les copains restèrent au ballon toute la journée et ne furent relâchés que dans la nuit, sauf Erkman qui est d'origine anglaise, — ça a été une raison pour l'expulser. Quand il vint



en France il avait deux ans; il y a vécu depuis, mais, ça n'y fait pas!

Il a une compagne et quatre gosses, c'est une raison de plus pour le foutre hors de France: les policiers n'ont pas tous les jours une si grosse nichée de prolos à fiche dans la misère, aussi quand ils trouvent pareille occasé ils ne la ratent pas!

Hé, mille dieux, voilà un beau début pour ce commissaire: expulsion, arrestations et barbotages.

Il aime donc bien se faire hair? Tant pis pour lui!

CREVEZ A LA PEINE!

Il y a à **Darnétal** un bagne dont le patron, un vieux pigeon plumé, ne s'occupe guère. Mais depuis un an, il y a une espèce de type à la frimousse de travers, le Frelot, — ce que le patron ne fait pas, il s'en charge, nom de dieu!

Ce sacré animal pistonne les garde-chiourmes pour qu'ils collent des amendes à tire-larigot aux ouvriers et ouvrières qui gagnent une moyenne de trente à quarante sous par jour.

Bien mieux, ce sacré animal voudrait que les prolos triment des 12 et 14 heures par jour, sans boire ni manger. A preuve ce qui est arrivé la semaine dernière: deux bons bougres étaient en train de faire collation quand un garde-chiourme s'amène. Il prend la bouteille de boisson, ainsi qu'un peu de café qu'avaient les prolos, et sans s'épater, il a tout jeté.

Y a ensuite eu une grande consultation entre les deux contre-coups pour foutre les deux bons bougres à la porte.

Ah! nom de dieu, quel triste sire que ce Frelot, faut le voir, marchant sur le bout des pieds, pour surprendre les prolos en train de casser une croûte!

Et dire que les ouvriers sont assez niguedouilles pour turbiner jusqu'à plus soit au profit des singes. Mince de couille! Esquintez-vous, pauvres frangins, mais ne réclamez jamais rien, si vous ne voulez pas qu'on vous envoie coucher.

Ah, par exemple, si c'est une ouvrière gentille qui trouve qu'elle est trop exploitée, elle peut aller au bureau: si elle veut laisser tâter ses jarrettières, y a des chances pour qu'on l'écoute.

Conclusion: ce bagne est logé à la même enseigne que les autres, l'exploitation carabinée des prolos s'y pratique dans tous les sens.

SOCIALOS RONCHONNEUX

Quelques socialos de **Doyet** ont trouvé mauvais que dans la dernière tartine où qu'il était question des élections cippales, je les ai foutus en ligne avec les francs-maçons et les réacs.

Mille bombardes, ça part d'un bon sentiment. Pas moins je puis pas ravalier mes vérités pour faire plaisir à deux ou trois rouspéteurs.

Y a une chose aussi claire que de l'eau pure, c'est que auriez-vous six étages de principes socialos et révolutionnaires, vos principes ne vaudront jamais un pet de lapin si vous les assaisonnez au suffrage universel.

En effet, faut avoir une sacrée couche de maboulisme pour espérer que le torché-cul électoral peut améliorer notre sort.

Cré pétard, c'est pas d'aujourd'hui qu'on en use! Y aura bientôt cinquante ans, et quèque ça a produit? De la roupie de singe, et voilà tout!

Les conseils municipaux que les socialos à la manque veulent conquérir dans les villes, y a belle lurette que les paysans en sont les maîtres, et ça ne leur a fait ni chaud ni froid.

Dans toutes les campluches, les municipalités sont dans les pattes des culs-terreux, depuis une quinzaine d'années. Les richards n'y trouvent pas à redire, sachant bien que les conseillers cippaux ne peuvent rien de rien.

Pour ce qui est des dépotés, ce sont des marloupins qui s'arrondissent le bidon à nos dépens. Vous pourriez bien trier entre vous tous le plus chouette fiston et l'envoyer à

l'Aquarium: une fois là il devient aussi carne qu'un chien galeux.

C'est forcé, nom de dieu! En entrant dans cette boîte à vipères on vous asphyxie de mensonges et d'injustices. Fatalement on subit le mauvais air et on se pourrit.

Or donc, les socialos de **Doyet**, faut pas grogner aussi bêtement: au lieu de ça, ruminez un brin sur ce que je dégoise et si vous n'avez pas d'ambition personnelle, d'envie de parvenir, vous ne serez pas longs à me donner raison.

Voyez vous, le suffrage universel et le confessionnal d'un cléricafouillard, c'est à foutre dans le même égout!

C'est kif-kif bourriquot, foutre:

L'un vous promet le ciel après la cravaison, l'autre des bonnes lois pour l'an quarante.

Le cafard vous emberlificotte avec les mensonges qui sortent de sa sale gueule; le politiciard vous pose un lapin avec son grand programme farci de bourdes et de duperies.

Si le sac à charbon gonfle sa bedaine à nos dépens, grâce à ses coups d'encensoir, le politiciard se dorlotte dans un fauteuil moelleux du Marais-Bourbon, en nous barbotant vingt-cinq balles par jour.

Donc, les camaros, le moyen pour mettre ordre à ça, c'est de faire grève à l'urne.

Les quelques salopiands de la haute pègre voyant que le populo n'est plus avec eux, feront une sale poire: ils ne peuvent rien faire sans notre assentiment. Et si on était assez marioles pour le leur refuser, ça serait rupinskoff.

On n'aurait plus qu'à procéder gentiment au grand nettoyage.

SALE ENGEANCE

Epernay. — Il en circule de propres sur le compte du gros richard **Auban-Moët**, le patron du garde-chasse qui, il y a trois semaines, assassina un prolo nommé **Chagnon**.

On raconte que le jean-foutre a offert à **Buzy**, le copain de **Chagnon**, quelques billets de mille pour qu'il affirme à la cour d'assises avoir reçu les plombs qu'il a dans le dos dans une bagarre en Belg que.

Ces potins ne sont peut-être pas vrais: je les donne comme on me les donne.

Pas moins, ils prouvent que le populo n'a pas l'**Auban-Moët** à la bonne; qu'on l'estime à sa valeur, c'est-à-dire pas grand chose; et qu'on le croit capable de toutes espèces de saloperies.

Pour ce qui est de **Buzy**, le pauvre bougre a été arrêté à **Etin**, dans le département de la Meuse. Il paraît que les plombs qu'il a dans le dos, sont du premier coup de feu du garde, assassin de **Chagnon**.

Dans ce cas, y a pas à barguigner: si **Buzy** a reçu les plombs dans le dos, c'est donc que le garde a tiré sur lui par derrière; pour lors, c'était pas pour se défendre, d'où la conclusion logique que cette charogne faisait la chasse aux prolos sur les ordres de son maître.

Turellement, j'ai pas besoin d'ajouter que si le **Buzy** est au clou, il n'en est pas de même du garde: celui-là est en liberté et continue à dresser des procès-verbaux à tire-larigot.

Y a des chances pour qu'au procès, les marchands d'injustice le félicitent de son crime... et lui accordent un permis spécial pour la chasse aux ouvriers.

AVOCAT FOIREU

Le père **Peinard** a déjà narré les causettes des copains d'**Agen** chez les campagnards. L'avocat qui, dernièrement, à **Layrac**, avait voulu faire le malin n'a pas tardé à trouver la monnaie de sa pièce.

Une réunion ayant été vivement emmanchée dans le même patelin, le type se garda bien d'y montrer sa poire, — il avait pourtant été invité de toutes les manières. Mais voilà le hic! Il avait appris qu'il lui faudrait river le bec à un chouette copain de **Bordeaux**.

Pour ne pas avoir l'air de pisser à l'anglaise, l'avocaillon a biaisé: il a écrit dans les canards qu'il ne refusait pas la discussion, mais il y avait tant de *si* et de *mais* à la clé qu'il refusait tout de même.

Le jour de la réunion arrivé trois à quatre cents paysans se sont amenés et ont écouté le pallas du copain **Benoît**. Ça leur allait, nom de dieu! Les idées sont tombées dans du bon terroir.

Pour ce qui est de l'avocaillon, pendant ce temps-là il jouait de la fourchette dans un banquet de *travailleurs*... où les travailleurs n'étaient pas épais! Ce qui dominait c'était les parasites.

Oh mais, le barbon n'a pas fini de rire: S'il a évité la discussion, il n'aura pas toujours cette veine. Il va essayer de décrocher une place de dépoté, pour lors, pendant la période électorale, faudra bien qu'il fasse des réunions.

Eh bien, il aura les copains à ses trousses, — et ils n'auront pas besoin de lui demander ses heures pour lui fourrer le nez dans ses salopises.

MAUVAISE GRAINE

Montceau-les-Mines. — Les bons bougres se souviennent probablement de **Brenin**, l'agent provocateur qui fut cause qu'une tapée de mineurs allèrent au bagne.

Un de ses anciens copains, qui était boulanger et aubergiste, un jean-foutre nommé **Maillet**, chez qui, en 82 et 84, se tenaient les réunions de la bande, vient de faire naufrage, emportant une vingtaine de mille balles aux gogos.

Ah bien, il peut voir maintenant que, si dévoué qu'il ait été, on ne lui en sait pas de gré. Ce fidèle premier mouchard de la bande à **Patin**, qui aurait léché le cul à son seigneur tout puissant de **Gournât**, reste dans le pétrin, — et ceux qu'il a servis ne lui tendent pas la perche.

Au contraire, il vient d'être renvoyé de la Compagnie.

Tant pis pour lui, nom de dieu!

Enfin, voilà qui est bath aux pommes! La bande à **Patin** commence à dégringoler; si les chefs partent les soldats n'en ont pas pour longtemps.

Le **Gournât** peut continuer, les prolos lui en sauront gré... Ce qui ne les empêchera pas de lui foutre une mornifle si l'occasé s'en présente.

LES-

36 Malheurs d'un Magistrat

HISTOIRE

D'UN JUGEUR DANS LA DÉBINE

RACONTÉE EN CINQ SEC

IV

Le grand chambard (Suite)

A voir les troubades tirer à cul, les gouvernants deviennent tout à fait maboules et ne savent plus quoi faire.

On se rend compte pourtant que ces faits sont les résultats de la propagande et on se met à la recherche des bons bougres, des anarchos, pour leur faire un procès monstre dans lequel on veut les faire passer pour des mal-fauteurs.

Pour un procès de ce genre on ne pouvait pas mieux trouver, comme bêcheur, que l'éloquent **Beauterrier**, surnommé la Belle Louise. On s'aperçut de sa disparition et les recherches ordonnées amenèrent sa sortie de l'asile de **Bicêtre**.

Aussi crapule qu'avant et toujours enragé contre les bons bougres, **Beauterrier** se laissa renommer procureur général et se promit une belle revanche de ses déboires.

Beaumuffard s'était engagé à agripper **Bibi-Squelette** qu'on voulait comprendre dans le procès.

(1) Voir le commencement depuis le n° 200.

Le sale roussin allait annoncer au préfet qu'il était sur de la capture du gas pour le lendemain. Le préfet en jubilait, quand tout d'un coup un potin écornifistibulissant se produisit. C'était la Préfectance qui sautait ! Du préfet, de Beaumouillard et d'une cinquantaine de roussins qui se trouvaient en ce moment dans la boîte on ne retrouva plus que quelques tripes.

Les bourgeois trouvaient que c'était un sale coup pour la fanfare ! Ils étaient obligés de changer de culottes six fois par jour, nom de dieu. Le trac reprenait de plus belle.

Mico on coffra autant d'anarchos qu'on pouvait et on les colla à Mazas. C'en était bondé !

Les ministres et les bouffe-galette étaient en train de discuter ce qu'on allait en faire.

Pendant ce temps, Pifine, ainsi qu'un tas de bonnes bougresses comme elle, la plupart étant les femmes des anarchos coffrés, marchaient à la tête d'une manifestation. A chaque instant, le populo augmentait, et les flics qui voulaient empêcher de passer, recevaient des gçons sur la hure, à en gueuler comme des cochons qu'on étripe. Ils ne purent pourtant empêcher la manifestation d'envahir Mazas et d'en faire sortir non seulement les anarchos, mais tous les types qui y étaient enfermés.

En voyant la tournure que prenaient les choses, les jean-foutre songèrent à mettre ordre à ça. Ils parlaient de mesures à prendre et faisaient un tas de raisonnements à faire tourner les chevaux de bois en bourriques.

Beauterrier trouvait que décidément son fourbi ne valait plus rien et il chercha un autre métier. Bien entendu, il en choisit un aussi dégueulasse : il se foutit candidat. Seulement, il s'y prenait sur le tard, la graine en devenant rare. C'est pas qu'il manquait de charognes pour se foutre du populo, mais tous reculaient devant les ribambelles de pommes cuites qu'on leur flanquait sur le gniasse. Beauterrier essaya de toutes les magnés pour se faire bien voir ; d'abord il se fit tondre la tête pour ressembler à Ferroul. Mais on avait soupé de Ferroul et de son caillou déplumé.

Beauterrier alors chercha à singer Lafargue. Il parlait comme lui, répétant trois ou quatre fois dans chaque phrase le mot « science » ou « chientifique » qui avait si bien réussi au dépôté et que l'ancien jugeur croyait être un mot magique.

Va te faire foutre ! Le populo en avait plein le cul des mots ronflants et des épateurs.

Ne sachant quoi fiche, Beauterrier alla dans les réunions, vêtu d'une blouse, se figurant être encore au bon temps où les prolos coupaient dans de pareils bateaux. Et l'expérience de Thivrier, est-ce que ça n'avait pas suffi, donc ?

Il ne réussit même pas à attirer l'attention sur lui en inaugurant une nouveauté : la candidature en bras de chemises ! Mais, aurait-il même inventé la candidature en caleçon de bain, monté sur une bicyclette, qu'on aurait à peine parlé de lui, tellement on était décidé, dans le populo, à envoyer dinguer tous les bouffe-galette.

Après avoir reçu pas mal de coups de pied au cul, quelques glaviaux sur la cafetière et quelques coups de poing sur le pif, Beauterrier accepta d'y rentrer à l'Armée du Salut, qui était aussi en déconfiture. Il s'agissait de ramener la foi. Pour ça, Beauterrier, dans les réunions des salapistes devait faire le rôle de poivrot converti.

(A suivre).

COMMUNICATIONS

PARIS

— Le Groupe du XVIII^e arrondissement se réunira tous les vendredis, chez Boudinot, 96, rue des Martyrs, au premier, (coin de la rue Marie-Antoinette).

— Les Egaux des 11^e, 12^e et 20^e, les abstentionnistes de Montreuil et le groupe des travailleurs anarchistes du 12^e, samedi 25 mars, à 8 h. 1/2, salle Firino, 144, boulevard de Charonne. Soirée amicale, causerie et chants.

— 19^e arrondissement : Réunion publique le samedi 25 mars, à 8 h. 1/2 du soir, salle Andonis, 122, rue de Flandre.

— Mardi 28 mars, à 8 h. 1/2 du soir, salle du concert de l'Etoile-Belge, 208, faubourg Saint-Antoine, la Jeunesse Anarchiste du faubourg convoque les anarchistes, ainsi que les socialistes de toutes les écoles.

Ordre du jour : Les élections.

— Groupe des travailleurs Communistes-Anarchistes du XII^e, les Egaux des XI^e, XII^e et XX^e et le groupe abstentionniste de Montreuil.

Dimanche 26 mars, à 2 heures, salle Binet, 14, rue Erard, au premier, conférence par le compagnon Brunet sur l'agitation abstentionniste.

Doyet. — Les copains faisant partie du groupe anti-autoritaire sont priés d'assister à la réunion prévue, le dimanche 26 courant, au local convenu. Ordre du jour : Les prochaines élections.

Cherbourg. — Les groupes et les compagnons qui pourraient disposer de brochures, journaux, etc., pour la propagande, sont priés d'en adresser à Guyard, 29, rue Notre-Dame, Cherbourg.

Angers. — Samedi 25 mars, à 8 h. 1/2 du soir, salle du Cirque, théâtre d'Angers, grande conférence publique et contradictoire.

Orateurs : Tennevin et Meunier.

— Le copain Meunier se met à la disposition des groupes pour la propagande, lui écrire : Régis Meunier, 31, rue Lyonnaise, Angers.

Montauban. — Les lecteurs du *Père Peinard* qui voudraient se voir et se grouper n'ont qu'à aller trouver le copain Martenot, 6, rue du Colège, Montauban.

Blois. — Le groupe des *Toujours prêts!* se réunit toutes les semaines ; il invite les ouvriers désireux d'un meilleur avenir à ses réunions pour discuter les théories sociales.

Le *Père Peinard* est vendu et porté à domicile par Colas Philippe, rue Chemonton, n° 3.

Chalons. — Le groupe les *Sangliers de la Marne* réunit le 2 avril, boulevard Sainte-Croix, 3, à 7 h. 1/2 du soir.

Tous les révolutionnaires sont invités.

Damery. — Le banquet des *Cossiers Champenois révolutionnaires* aura lieu dans le courant de mai ; le prix est de 2 fr. 50 ; la date sera fixée à la prochaine réunion du groupe.

— Les copains qui voudraient y assister sont priés d'envoyer leur adhésion et galette au compagnon Anon, à Damery-Brunet.

Saint-Etienne. — Dimanche, 26 mars, à 7 h. 1/2, salle Valentin, rue du Jeu-de-Pare, 2, au premier, soirée organisée par les camarades de l'Alliance. Ordre du jour : Causerie, chants et poésies.

Armentières. — Tous les compagnons de la région sont invités au château la bèche, à Poegteert (Belgique), chez la compagne Berthault, le dimanche 26 mars, à 5 heures.

Causerie par un compagnon. Les sociaux sont également invités.

Marseille. — Un groupe de compagnons vient de faire paraître un recueil de chansons sur feuille volante. Les compagnons ou groupes qui en désirent sont priés d'en faire la demande au Compagnon Maurice Manuel, allée des Capucines, 69, Bar Flory, à raison de : pour une 0 fr. 10, pour 25, 1.50, et pour 100, 5 fr. Les camarades qui auraient des chansons peu connues sont priés de les envoyer à la même adresse.

Saint-Denis. — Réunion des copains tous les samedis, à 8 h. 1/2, chez Godfrin, 428, avenue de Paris. Tous les copains de la banlieue et les lecteurs du *Père Peinard* sont invités.

Amiens. — Réunion des anarchistes chez Lévêque, 64, faubourg de la Hotoie, à 5 heures du soir, tous les premiers et troisièmes dimanches de chaque mois ; conférences, chants et poésies. Dimanche 26 mars, tombola gratuite.

Nota. — A l'entrée de la salle, il sera remis une

carte personnelle portant le numéro de la tombola. Entrée gratuite.

Toulouse. — Les journaux et brochures anarchistes sont en vente chez le compagnon Narcisse rue Maurice-Fort, 4, Amidonniers.

Saint-Nazaire. — Réunion des copains tous les dimanches après-midi, au restaurant Bertreux, rue de Nantes, en face la gare.

Les copains qui désirent des brochures, des chansons, etc., n'ont qu'à s'adresser à Guillemain.

Nantes. — Les compagnons se réunissent tous les dimanches après-midi, place du Bouffay, chez Mme Moran.

Perpignan. — Le *Père Peinard* et la *Révolution* sont en vente place Arago et portés à domicile par Tourner.

Brest. — Le *Père Peinard* est crié dans les rues. En vente chez Guerenneur, 2, rue Gravenan, et Demeule, 135 bis, rue de la Vierge.

Beaune. — Le groupe les Niveleurs, réunions hebdomadaires, au local convenu.

— Le *Père Peinard* est crié dans les rues par Peiffer.

PETITE POSTE

D. Arzen — L. Montcaux — D. et M. Beauvais — M. Grugliasco — O. Firminy — G. Domatin — B. Bucarest — C. Liège — G. Constantine — A. Cordes — A. Damery — P. Chalons — B. Sedan — F. Amiens — P. Bascoup — D. Toulon — D. Carmaux — H. Havre — F. Montoir — P. Lyon — G. Nevers — F. Reims — P. Angers — G. Cherbourg — Reçu galette, merci.

Pour les détenus. — Collecte à la réunion de Bourgoin, 2.10 — L. Mans, 0.25 — Collecte à Angers, à la réunion familiale du 18 mars, 10 fr. — Total 13.25.

— C. Blois, oui l'adresse de D. est bonne telle que tu l'as mise.

— Le compagnon Brion est prié de faire connaître son adresse à Colas Philippe, 3, rue Chemonton, Blois.

A. Damery : connais pas la brochure que tu demandes.

L. Roye. — Entendu, le dimanche 9, vers les 10 h. 1/2.

— Baiery, au métallurgiste de Wadelincourt : bonne note est prise, merci de ta lettre.

— Les compagnons sont avertis de ne plus correspondre avec Von Guntzen, à Chaux-de-Fonds.

— La camarade Beaugiron de Limoges a-t-elle reçu la lettre d'Agén ?

W. Londres, je n'ai aucune des brochures demandées par B.

Les flanches sur Reims, le Havre et Trignac, passeront au prochain numéro.

Place de la République, l'autre matin, un sergot saute sur un camion du chemin de fer, attrape au collet le camionneur et lui montrant une caisse : « Nom de dieu de nom de dieu, espèce de couenne, camionneur de merde, c'est vous qui trimballez dans la capitale pareille marchandise ? De la *Dynamite*!!!... Vous roupsez, nom de dieu ! Allons, ouste, au poste ; vous vous expliquerez avec les autorités. »

Le camionneur : « Eh là, bas les pattes et pas de pet, l'homme aux bottes ! Ne vous tournez pas les sangs : c'est pas de la dynamite qui fait sauter les maisons, y compris les richards, c'est du nanan, de la bonne liqueur digestive, inventée et fabriquée par un bon zigou, »

A. Amoureux, à Belvès (Dordogne)

qui vous en fera tenir un litre moyennant trois balles, non compris les droits d'octroi.

Les ceusses qui habitent Paris peuvent faire directement leurs commandes aux bureaux du *Père Peinard*, à raison de 4 fr. le litre, frais d'octroi compris.

L'Imprimeur-Gérant : DELALE

Imprimerie spéciale du *Père Peinard*
4 bis, rue d'Orsel, Paris

Le Conseil de Révision



Les gas robustes et bien rablés faut les prendre pour la Caserne et l'abattoir ; les autres, les cagneux, les bossus et les bancals, faut les réserver pour la reproduction.